

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 5 JUIN, 1879.

No. 41.

L'HONNÊTE HOMME.

—Oui, mon enfant. Pendant ton voyage, la marraine de Joséphine, la baronne de Beusemours, est venue habiter quelque temps le château qu'elle possède aux portes de la ville, et m'a invitée, ainsi que tes sœurs, à aller passer avec elle la journée du dimanche. Elle a été charmée de l'esprit et de la gentillesse de Joséphine, et sa fille s'est prise pour ta sœur d'une si grande tendresse qu'elle ne pouvait se résoudre à se passer d'elle. Alors madame Beusemours m'a dit :

—Laissez-moi Joséphine. Vous savez l'affection que je lui porte, ainsi qu'à toute votre famille, et vous êtes certaine qu'elle trouvera constamment près de moi la tendresse d'une mère. Beaucoup plus jeune que ses deux sœurs aînées, vous êtes obligée de lui faire une éducation isolée, et par conséquent d'être privée d'émulation, tandis que près de moi elle partagera les études de ma fille et aura les mêmes maîtres et les mêmes leçons. De plus elle prendra l'habitude du monde, et j'espère qu'elle ne me quittera que pour former un mariage brillant.

“Après bien des hésitations, j'ai cédé, mon fils, et laissé ta sœur Joséphine aux soins de madame de Beusemours. Nous sommes sans fortune, tu travailles du matin au soir pour nous; c'est, je l'espère, une charge de moins pour toi que les frais d'éducation de ta sœur ainsi supportés par un autre.

—N'y a-t-il plus à revenir sur cette décision? ai-je demandé à ma mère.

—Non, m'a-t-elle répondu en me regardant avec surprise. Madame de Beusemours est, depuis huit jours, partie pour l'Angleterre avec les deux enfants; la précipitation de son départ m'a empêché de te consulter dans cette affaire. Le comte, son mari, l'attendait afin de commencer un voyage d'une année dans la Grande-Bretagne. Voyager, c'est, selon lui, la meilleure et la plus agréable méthode de faire apprendre une langue à deux jeunes filles.

—Et voilà ce qui vous afflige? demanda le docteur à Emile, une éducation brillante donnée à votre

sœur? J'avoue que je ne partage point votre avis à cet égard, ou plutôt que je ne comprends point votre pensée. Consulté par votre mère sur la résolution qu'il fallait prendre en cette circonstance, je l'ai engagé à ne point laisser échapper l'occasion heureuse qui se présentait pour sa famille et pour Joséphine. J'avoue encore qu'à l'heure qu'il est je ne cesse point de me réjouir et de me féliciter de ce qui est fait.

—Et moi je m'en afflige, mon ami, car je ne conçois point de plus grand malheur pour une jeune fille sans fortune, et destinée à une existence obscure et bourgeoise, qu'une éducation brillante et une jeunesse passée au milieu des richesses et de l'éclat d'une grande fortune. Le jour où ma sœur, habituée au train d'une maison opulente, rentrera dans l'humble demeure de sa mère; le jour où il lui faudra échanger les vêtements de soie pour une modeste robe de toile peinte; le jour où il lui faudra passer dans le travail et l'isolement les heures que charmaient naguère le prestige et la variété des voyages les plus intéressants, jugez de la douleur qu'elle éprouvera! Jugez des regards de regret qu'elle reportera derrière elle! Le souvenir du passé lui flétrira tout le bonheur du présent. Et à quel mariage voulez-vous que ma sœur consente d'ormais? Quel modeste bourgeois songera à demander la main de celle qui aura vu dissiper, en moins d'un mois, des sommes plus considérables que celle dont se composera la dot modique qu'elle recevra de sa famille; dot amassée néanmoins si difficilement, si lentement, et acquise au prix de tant de privations et de sueurs! Voulez-vous que les doigts qui dessinaient la veille des paysages se blessent maintenant à rapiécer le linge grossier d'un ménage? Voulez-vous qu'ils se noircissent à écrire sur le livre d'un marchand les détails insignifiants de la vente de la journée? Une brillante éducation convient à une femme riche et placée par le sort dans une position élevée: elle lui convient comme des diamants. Mais de même que des diamants généraient dans un comptoir et y formeraient un contraste plus ridicule qu'agréable, de même des idées, des habitudes de grandeur deviennent des contresens si l'on a besoin de son travail pour

vivre. Les deux ou trois années de bonheur que l'on donne à Joséphine la rendront malheureuse pour le reste de sa vie. Voilà pourquoi je m'afflige de la résolution prise à l'égard de cette jeune fille.

—Vous avez raison, mon ami, répliqua monsieur Delloye, et vous avez jugé en cette circonstance avec plus de raison et d'une manière plus saine que moi. Cependant, puisqu'il est trop tard, puisque vous ne pouvez faire revenir votre sœur du fond de l'Écosse où elle se trouve maintenant, attendez un moment favorable pour engager votre mère à reprendre près d'elle Joséphine. D'ici à un an, le mal ne peut être bien grave pour une enfant aussi jeune. Quand il en sera temps, nous en parlerons à madame Dorvilliers, et il suffira de quelques observations de vous pour l'amener à votre opinion.”

Un peu consolé par ces paroles du vieux médecin, Emile et son compagnon rejoignirent leurs deux amis qui parcouraient l'allée de Fénelon, s'arrêtant à chaque pas pour entendre les paroles et les souvenirs que la moindre place de ces lieux évoquait dans l'imagination de François.

“Voici, disait-il, la pierre sur laquelle je me suis assis d'abord pour prendre un peu de repos; car j'étais encore bien faible de ma maladie et de mon séjour à l'hôpital. C'est à cette autre place que j'étais quand vous m'avez rencontré, monsieur le docteur: voici le chemin que vous prenez pour revenir à la ville, tandis que je vous suivais de loin, hésitant encore entre la bonne et la mauvaise conduite, et me demandant si j'emploierais votre argent selon vos intentions ou bien si je le dissiperais en folles dépenses. C'est ici, là, en face de cette croix plantée sur le bord du canal par quelque pieux batelier, que je fis serment à Dieu et à moi-même de devenir un honnête homme, serment que...”

—Serment que vous avez religieusement tenu et que vous tiendrez toute votre vie, interrompit monsieur Berghem. Mais ce n'est pas là ce qui m'étonne; ce que j'admire en vous, monsieur, c'est le courage ou plutôt le plaisir avec lesquels vous vous rappelez et votre misère et la position presque humiliante où vous vous trouviez autrefois. Vous en êtes fier et vous avez raison, parce que vous

avez su vous en affranchir par votre courage et par votre mérite, tandis qu'un autre en rougirait....

—Et pourquoi donc en rougirais-je ? s'écria François avec impétuosité ! Pourquoi ne me rappellerais-je point avec émotion des temps pénibles dont le souvenir me rend le présent plus précieux et plus doux ? N'est-ce point un encouragement pour mieux faire encore ? N'est-ce point une consolation efficace, si je me heurte contre quelques obstacles ou contre quelques désappointements ? J'en lutte plus énergiquement contre les premiers en songeant à tous ceux que j'ai déjà surmontés, quoiqu'ils fussent en apparence bien plus invincibles. Je me console des seconds, en me reportant vers mon existence d'autrefois, et en me demandant si je ne suis point un ingrat envers Dieu, qui m'a tiré de si bas pour me placer là où jamais n'auraient osé aspirer mes désirs les plus ambitieux."

C'étaient en de tels entretiens que s'écoulaient les journées que passaient entre eux ces quatre hommes si bien faits les uns pour les autres et dignes d'être réunis et de s'aimer.

Un soir que les premiers froids de l'automne les réunissaient autour de la cheminée, et qu'ils se délectaient aux caresses du foyer si douces et si favorables aux confidences et aux entretiens intimes.

"Comment se fait-il, demanda monsieur Berghem au docteur, que vous ne vous soyez pas marié, vous si bien fait pour rendre une femme heureuse et pour goûter le charme paisible d'un intérieur ?"

Le docteur soupira, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et, oubliant les amis près desquels il se trouvait, il se livra à la tristesse et au souvenir que semblait avoir évoqué pour lui cette question.

"Pardon, ajouta le négociant dunkerquois ; j'ai peut-être été indiscret.

—A mon âge, répliqua le docteur, il ne peut plus y avoir d'indiscrétion à me demander compte de mes souvenirs. Pourtant, tout vieux que je suis, je n'ai pu entendre froidement votre question, qui remue la seule douleur dont le temps n'ait point encore amorti la vivacité dans mon âme. C'est un secret que j'ai jusqu'ici précieusement renfermé dans mon cœur et que personne n'a jamais su ; car il y a des plaies du cœur que l'on cache aux regards des indifférents : elles les feraient sourire et ils n'en comprendraient point les souffrances. Oui, vous avez raison, monsieur, j'étais né pour les joies paisibles du ménage, pour la vie à deux, pour le bonheur de la paternité. Bien longtemps j'ai rêvé tout cela ; bien souvent je me suis dit : Mon bonheur consistera

dans ces choses ! Hélas ! et me voilà vieux, près du tombeau, sans que jamais mon oreille ait entendu une voix infantine et fraîche, me dire : "Père !" Jamais une épouse ne s'est penchée sur mon chevet pour interroger le mal dont je souffrais, pour me consoler, pour m'aimer ! Des soins mercenaires, des services à tant par jour, voilà quelle serait ma triste situation sans la tendresse d'Emile, sans le bon accueil qu'il fit au vieillard quand il vint s'asseoir au coin de son feu. "Père !" oh ! oui j'aurais donné tout mon sang pour m'entendre donner ce nom, pour presser dans mes bras un enfant qui fût mon fils !... Mais Dieu ne l'a pas voulu ; que sa volonté soit faite !"

Le vieillard essuya une larme qui coulait sur ses joues, et après une courte interruption reprit en ces termes :

XI.

"Assez malheureux pour perdre ma mère quand je n'avais encore que douze ans, j'eus la douleur de voir mon père former bientôt un second mariage. Ce fut un jour bien cruel pour moi que le jour où une étrangère entra dans la maison, en maîtresse, pour s'y emparer de la place de celle que je pleurais encore et qui reposait à peine depuis quelque mois sous la tombe. Cette femme usa de tous ses droits sans pitié. Non-seulement elle oublia les convenances jusqu'à porter les parures de ma mère et à s'offrir ainsi à mes yeux, mais encore, importunée de mes larmes, elle me fit défendre par mon père de pleurer ; ...elle exigea même de moi que je l'appelasse ma mère ?"

"On n'obtint de moi ces concessions qu'après de longues lutttes et grâce à une extrême et persévérante sévérité. Vaincu par la rigueur de mon père, je cédai enfin, mais avec un désespoir d'autant plus grand qu'il fallait le renfermer dans mon cœur et ne le laisser lire à aucun regard. Tout le monde, dans la maison, était dévoué à ma belle-mère, jeune, jolie, spirituelle, impérieuse, aimant mon père avec passion, et ne comprenant pas tout le mal qu'elle me faisait lorsqu'elle exigeait de moi des sacrifices simples et tout naturels à ses yeux.

"Quatre années s'écoulèrent ainsi pour moi dans une contrainte qui, jointe à ma faiblesse de tempérament, répandit sur mon caractère une mélancolie dont rien, depuis, n'a pu le guérir. Cette mélancolie me faisait regarder dans la maison comme un enfant malingre et boudé, sans intelligence et sans aucun sentiment affectueux. Mon père lui-même finit par me délaisser entièrement et par

donner toute la tendresse dont il me dépouillait aux trois enfants qu'il avait eus de son second mariage. Ce fut donc avec une grande joie que je me vis, à dix-huit ans, envoyé à deux cents lieues de ma famille, pour aller étudier, à la Faculté de Médecine de Montpellier, la médecine dont mon père voulait faire ma profession.

"Cette joie ne tarda pas néanmoins à s'amortir beaucoup, quand, après une semaine de séjour dans Montpellier, et lorsque j'eus épuisé tous les aliments que cette ville offrait à ma curiosité, je compris l'isolement où je me trouvais, seul, sans un ami, sans une simple connaissance, et n'ayant pour vivre que le plus strict nécessaire. J'étais trop pauvre, trop mélancolique et surtout trop timide pour rencontrer parmi mes disciples beaucoup d'empressement à se lier avec moi. Ils étaient plutôt portés à se moquer de mon accent du Nord, de mes habits de gros drap et de ma démarche maladroite qu'à rechercher ma société et à m'inviter à leurs parties de plaisir. Le temps que je n'employais pas à suivre les cours de la Faculté et de la clinique des hôpitaux, je le passais donc à travailler dans ma chambre, heureux quand il ne me fallait pas interrompre ces travaux, à la nuit, faute d'argent pour acheter de l'huile et partant de lumière pour les continuer."

"Une année se passa de la sorte. J'étais estimé de mes professeurs, qui voyaient en moi un élève laborieux, mais sans beaucoup d'intelligence ; car je poussais, je vous l'ai dit, la timidité jusqu'au ridicule. Quant à mes camarades, ils avaient fini par se familiariser avec ma mine hétéroclite et ils se servaient de moi, sans scrupule, pour se faire remplacer dans leur service toutes les fois qu'ils avaient en projet quelque partie de plaisir. Je ne puis m'empêcher de sourire aujourd'hui en me souvenant de la manière dont ils me disaient : "Delloye, tu feras mon service aujourd'hui, je dine en ville ; ou bien : je vais danser à la campagne, tu passeras la nuit à ma place dans l'hôpital." On aurait dit qu'ils usaient d'un droit tout simple, et qui leur était acquis sans contestation possible. Jamais il ne leur est arrivé de me remercier une seule fois, et je pense qu'ils fussent tombés des nues si j'avais, je ne dis pas répondu négativement à leur injonction, mais seulement répondu. Ils ne me priaient pas de leur rendre un service ; ils me prévenaient tout bonnement que j'aurais à le leur rendre."

"Du reste, loin de songer à refuser de passer, pour mes camarades, les journées à l'hôpital ; je les en aurais presque sollicités ; non pas pour le feu et la lumière que je trouvais

gratuitement dans les salles de garde, non pas même pour le dîner que j'y recevais sans payer, mais parce qu'en face des fenêtres de cette salle demeurait une jeune fille dont la vue me causait une douce émotion, dont mon ignorance de jeune homme ne se rendait point compte d'une manière bien précise. Chaque matin, à neuf heures, je voyais cette jeune fille ouvrir la porte de la petite maison, sortir avec un vieillard qui s'appuyait sur son bras, et le conduire lentement et avec précaution jusqu'à l'Hôtel-de-Ville, où sans doute il était commis. La jeune fille rentrait chez elle aussitôt après avoir mené le vieillard dans les bureaux, allait le reprendre à l'heure où ces bureaux se fermaient et le ramenait avec non moins de précaution et de sollicitude.

"Il y avait dans toute la personne de cette charmante créature une grâce si simple et tant d'apparence de bonté qu'il me semblait que moi, toujours timide et mal à l'aise avec chacun, je ne me serais point trouvé embarrassé près d'elle. Quelque chose me disait qu'elle aurait lu dans mon cœur, et qu'elle aurait deviné sans peine qu'il fallait s'en prendre, de mes apparences défavorables, non pas au manque d'intelligence, mais à la pauvreté et au chagrin. Elle comprendrait mes douleurs, me disais-je ; elle les consolerait ; elle les partagerait, car elle chérit trop son père pour ne point consoler, pour ne point partager le désespoir que me laisse dans l'âme la perte d'une mère.

"Je passais donc la journée, assis contre la fenêtre qui donnait en face des siennes, et levant à chaque instant mes yeux de dessus le livre que j'étudiais, comme si la jeune fille allait en sortant s'offrir à mes regards. Et cependant je savais bien qu'elle ne sortait que deux fois par jour : le matin pour aller conduire son père à l'Hôtel-de-Ville, le soir pour le ramener.

"Huit mois s'écoulèrent encore de la sorte, pendant lesquels je n'osais parler à personne de la jeune fille ; pas même pour m'informer de son nom. Un soir, comme je quittais l'hôpital et que, pour me rendre chez moi, j'allongeais un peu mon chemin, afin de passer sous les fenêtres de l'inconnue, je la vis sortir avec précipitation et se diriger en courant vers l'hôpital. Je l'y précédai, car je compris qu'elle venait demander du secours pour un malade.

"—Monsieur, me dit-elle, si vous êtes médecin, venez, au nom du ciel ! Mon père se meurt."

"Et marchant devant moi, elle me conduisit à la petite maison dont elle avait laissé la porte ouverte. Là, introduit dans un appartement pauvre, mais d'une extrême propreté, je

trouvai une vieille femme, presque tout-à-fait paralytique, qui versait des larmes et qui se désespérait en voyant étendu à ses pieds et sans connaissance le vieillard auquel la jeune fille servait chaque jour de guide.

"Je relevai le malade, et, après l'avoir porté sur son lit, je lui donnai des soins qui eurent bientôt un succès complet. Ce que je redoutais d'abord comme une atteinte d'apoplexie n'était qu'un étourdissement passager, sans caractère grave. Je rassurai donc la jeune fille, ainsi que la vieille dame, et promis de revenir le lendemain.

"Elle me reconduisit jusqu'à la porte en m'éclairant, et me remercia d'un air si doux et si plein de reconnaissance que jamais joie pareille n'était entrée dans mon cœur.

"Je n'ai pas besoin de vous dire que le lendemain je fus exact à venir visiter mon malade. Je le trouvai tout-à-fait bien et en état d'aller à son bureau. Je me sentis prêt à lui dire le contraire néanmoins, afin de me donner le moyen de revenir le soir et pendant quelques jours encore. Mais j'eus horreur de ce mensonge qui pouvait d'ailleurs prolonger les inquiétudes de la jeune fille, et je lui déclarai donc que le vieillard était entièrement remis de son indisposition.

"J'allais me retirer, et je regardais la jeune fille pour la dernière fois avant de m'éloigner d'elle lorsque je remarquai des signes d'intelligence entre son père et sa mère. Ils s'appelèrent ; elle leur parla à voix basse, et le résultat de toutes ces conférences secrètes fut qu'elle vint en rougissant m'offrir un écu pour honoraires de mes visites.

"Quoique cela fût bien naturel, néanmoins le sang me monta au visage et des larmes emplirent mes yeux. Je repoussai l'argent.

"—Laissez-moi le plaisir de vous avoir obligés," leur dis-je.

"Les vieillards voulaient insister, mais la jeune fille comprit mieux ce que j'éprouvais ; car, replaçant l'écu dans le tiroir où elle l'avait pris, elle dit :

"—Oui, monsieur a raison, ma mère ; nous ne pouvons nous acquitter par de l'argent des bons soins qu'il a donnés à mon père. Mais ce qu'il ne peut nous refuser, c'est de venir dîner demain dimanche avec nous.

"—Oui, Marianne, tu as raison ; c'est cela."

"Et comme j'hésitais :

"—Ah ! monsieur, fit Marianne en levant le doigt avec un signe charmant de menace, si vous me refusez cette fois, nous nous fâcherons."

"Je promis et rentrai chez moi, le paradis dans le cœur.

"Le lendemain, mon hôtesse ne comprit rien à la recherche extraor-

dinaire que je mis à ma toilette, et fit sans doute les suppositions les plus singulières sur la joie qu'exprimait ma figure, d'ordinaire si triste. Monsieur et madame Dracussat (ainsi se nommaient les parents de Marianne) me reçurent avec la bienveillance dont on accueille une ancienne connaissance... Ces cœurs droits et simples comprenaient la droiture et la simplicité du mien. Marianne elle-même était si à l'aise près de moi que je sentis tout mon embarras naturel se dissiper, et que je fus aimable et gai, comme au temps où, petit garçon, je jouais près de ma mère. La journée se passa vite et l'heure de la retraite arriva sans que j'y songeasse.

"Le lendemain matin, quand Marianne conduisit son père à l'Hôtel-de-Ville, elle me vit à la fenêtre de l'hôpital ; elle me sourit et me salua d'un petit signe de la tête.

A continuer.

LES MIETTES DE L'HISTOIRE.

Vous m'envoyez un vieux papier
Qui date du siècle le dernier
Et dont le texte est de l'histoire.
"Il s'en allait me dites-vous,
"Périr au parler, aux égouts,
"Comme un obscur et plat grimoire."

Vous l'avez sauvé du néant.
Il va revivre maintenant :
Dans mon livre il aura sa page.
Le lecteur se demandera
Par quel hasard, et comment
J'ai pu composer ce passage.

Merci, vous qui savez m'aider,
Car je ne saurais commander
Ni les hommes ni la matière.
Oh je trouve je prends mon bien —
C'est un fidei et si lent moyen
Que j'y donne ma vie entière.

Si l'amour de notre passé
N'était quasi tout effacé,
Comme on se plairait à me rendre
Ces contrats tombés dans un coin
Qui périssent faute de soin
Et qui peuvent tant nous apprendre !

Vieux papiers, sales, déchirés,
Mémoires jaunés, délabrés,
Journaux en loques, paperasses,
Vous en avez plus long, souvent,
Que ne peut en dire un savant
Lorsqu'il n'a pas suivi vos traces.

Un rien est quelquefois la clé
D'un fait, d'un acte révélé
Par l'étude et la patience.
On reconstruit un monde ancien
En y mettant chacun du sien,
Et tout cela, c'est la science.

Ouvrez-moi vos poudreux dossiers ;
Prêtez vos antiques papiers :
Nous les ferons parler ensemble.
Puis, un jour, vous les reverrez,
Complets, rajeunis, admirés —
Ils le méritent, ce me semble !

BENJAMIN SELTE.

On conseillait à un père d'attendre que son fils fut plus sage pour le marier.
—Votre conseil, ne peut pas être suivi ; car, si mon fils devient sage, il ne se mariera point.

REMÈDE CONTRE LA PETITE VÉ- ROLE.

Un médecin de Liverpool, où la variolo a sévi dans ces derniers temps vient de déclarer que la crème de tartre est un remède efficace contre les pires cas de variolo. Il faut faire dissoudre dans une pinte d'eau bouillante une once de crème de tartre et boire froid à de courts intervalles. On dit qu'on peut faire usage de ce remède si simple, en tous temps, comme préventif ou comme curatif. Il prétend avoir guéri des centaines de cas.

CHOIX ET NETTOYAGE DE LA FLANELLE.

On peut employer le procédé suivant pour s'assurer que la flanelle ne contient pas de coton. On met un morceau de cette flanelle en contact avec une lessive de potasse marquant douze degrés, et l'on fait bouillir le tout : la flanelle, si elle n'est composée que de laine, se dissout en peu de temps et se convertit en savon ; si, au contraire, elle est mélangée de coton, celui-ci n'est que faiblement altéré, et il est facile d'en constater la présence.

On fait usage de deux espèces de flanelle pour les vêtements, tels que gilets, chemises, caleçons, etc. La flanelle croisée ou flanelle de santé, est la flanelle fine. La première dure plus que la seconde, et surtout se resserre moins par l'effet des lavages ; mais elle est plus chère et plus épaisse. La belle flanelle de pure laine est assez rare, la plupart de celles qu'on trouve dans le commerce étant mélangées de coton. On reconnaît la qualité des flanelles à la régularité de leur tissu, ce qu'il est toujours facile d'apprécier, parce que ces étoffes ne reçoivent qu'un léger foulage.

Avant de tailler la flanelle pour en confectionner les objets auxquels cet étoffe est destinée, il convient de la faire tremper dans de l'eau un peu plus que tiède et légèrement savonneuse : sans cette précaution elle se retire beaucoup au premier lavage. Quand les gilets ou autre vêtements de flanelle ont besoin d'être nettoyés, il vaut mieux confier ce nettoyage à un dégraisseur-teinturier qu'à un blanchisseur. Du reste, c'est une opération que toute ménagère peut pratiquer, en faisant usage de farine ou de pommes de terre, et en procédant de la manière suivante : Si l'on emploie la farine, on en délaye deux ou trois cuillerées dans deux litres d'eau de savon légère, et l'on fait bouillir le mélange, qu'il faut avoir soin de remuer pour que la farine ne forme pas de grumeaux. On obtient ainsi une colle ou bouillie claire, qu'on emploie toute bouillante ; on en verse d'abord la moitié sur la flanelle, et, quand celle-ci en est bien imbibée et que la chaleur permet de la manier, on la frotte à diverses reprises comme dans un savonnage ordinaire ; ensuite, après l'avoir passée dans l'eau froide, on y verse l'autre moitié de la colle bouillante, on la frotte de nouveau comme la première fois, on la lave à plusieurs reprises dans l'eau froide, et il ne reste plus qu'à l'étendre pour la faire sécher à l'ombre et dans un courant d'air, autant que possible. Si l'on emploie les pommes de terre, on en fait cuire une

certaine quantité, et, après les avoir épluchées et écrasées, on les mélange avec une eau de savon légère, pour les pétrir et en former une pâte épaisse. Alors on trempe dans l'eau chaude la flanelle qu'on veut nettoyer, puis on la frotte à diverses reprises avec la pâte jusqu'à ce qu'elle paraisse bien nette, enfin on la rince dans l'eau aussi chaude qu'il est possible et on la passe à l'eau froide. Il ne reste plus qu'à la faire sécher.

VARIÉTÉS.

UN REMÈDE CONTRE LA COLÈRE.

Dans le village de *** vivait autrefois deux époux qui avaient l'un pour l'autre d'anciens sentiments d'estime et d'affection, ce qui ne les empêchait pas de se quereller assez souvent. Un premier mot un peu piquant provoquait une réplique, puis une injure, et l'injure amenait les coups. Par exemple, le mari disait à sa femme :—*Tu soupe n'est pas encore assez salée, voilà longtemps que je t'en fais l'observation.*

La femme répond :—*Elle l'est assez pour moi.*

Le rouge monte au visage de l'époux irritable qui s'écrie :

—*Est-ce ainsi qu'une femme répond à son mari ? Faut-il que je me conforme à ton goût ?*

La femme répliqua :—*Le pot au sel est là ; une autre fois tu cuiras ta soupe toi-même.*

Le mari est en colère, prend sur la table le plat et le jette par terre. Alors la femme n'y tient plus, et la colère part comme une eau impétueuse dont on vient d'ouvrir l'écluse. Elle crie, tempête et adresse à son époux toutes sortes de paroles acerbes qu'on n'entend pas volontiers.—*Ah ! ah ! dit le mari, je vois qu'il faut reprendre le bâton et te caresser un peu le dos.*

La femme résolue s'en va trouver le pasteur pour lui demander aide et conseil. Celui-ci reconnaît qu'elle s'attire souvent elle-même par son impatience et ses récriminations les mauvais traitements dont elle se plaint.—*Écoutez, lui dit-il, mon prédécesseur ne vous a-t-il pas parlé d'une certaine eau qui produit de merveilleux effets ?*

—*Non, répond-elle.*

—*Eh bien, revenez dans une heure, et je vous en donnerai.*

Quand elle est sortie, le pasteur verse de l'eau fraîche dans un flacon, y met un peu de sucre pour l'adoucir, quelques gouttes d'essence de roses pour lui donner du parfum ; puis il dit à l'inquiète épouse :—*Quand votre mari reviendra le soir du cabaret, et qu'il vous paraîtra de mauvais humour, prenez un peu de cette eau, et gardez-la dans votre bouche jusqu'à ce qu'il soit calmé, et je vous réponds que vous n'aurez plus de querelles.*

Ainsi fut fait. La maison naguère si bruyante rentra dans le calme, et les voisins disaient :—*D'où vient donc que nos gens ne se battent plus ?*

.

Quand un homme a travaillé beaucoup, on dit qu'il s'est donné beaucoup de mal. Le travail est donc un mal ?

Alors pourquoi de la paresse avez-vous fait un vice ?...La chose m'intéresse.

Si le travail est un mal, je constate avec plaisir que ce mal est contagieux.

Si le travail est un bien comme d'habitude le prétendent, je constate avec non moins de satisfaction que je ne suis ni un envieux ni un égoïste, attendu que je n'éprouve pas la moindre convoitise pour ce bien de mon prochain.

La sagesse des nations dit qu'il faut regarder au-dessous de soi pour être heureux.

Est-ce vouloir prétendre qu'on se mettant à la fenêtre plus on regarde passer le monde dans la rue, plus on est heureux !

Regarder au dessous de soi ! ! !

Je la connais celle-là ! ! !

J'ai regardé au dessous de moi, tenez encore ce matin.

Qu'ai-je vu, grand Dieu ?

Mon propriétaire qui dégustait une superbe volaille pendant que je déjeunais avec une demi douzaine de crakers !

Son cuisinier qui mettait des billets de \$50—en petits tas égaux. A côté :

Un commis pharmacien qui embrassait une couturière de l'atelier de confection. Au dessous :

Le bar-keeper manipulant des cock-tails à s'en passer la langue autour de la tête.

Regarder au-dessous de soi ! ?

Je la connais celle-là...et je la trouve mauvaise.

.

Un médecin de campagne allait faire une visite à un malade au village voisin ; il avait pris son fusil pour chasser en route ; un paysan le rencontre et lui demande où il va ?

—*Visiter un malade.*

—*Auriez-vous peur de le manquer, que vous y allez avec des armes ?*

.

Après avoir longtemps hésité entre la peinture et la médecine, M. X...s'est décidé pour le doctorat. Interrogé sur les causes de sa détermination, il répondit :

—*Dans la peinture, toutes les fautes sont exposées à la vue. Dans la médecine, elles sont enterrées avec le malade.*

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an \$0.50
Six mois 0.25
Un numéro 0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,

170½ rue Sparks, Ottawa.